IN MEMORIAM

I.

René DURAND
(1865-1962)

René Durand est mort le 16 mai 1962 après une longue année de souffrances et de lutte. En dépit de ses quatre-vingt-dix-sept ans, il était encore alerte quand une fracture osseuse le paralysa au printemps de 1961. Il parvint à reprendre le dessus, mais le dernier combat finit par épuiser ses forces. Notre Société perd en lui son doyen, l'un de ses membres les plus anciens et les plus fidèles.

Dans le domaine des études latines, R. Durand a été mêlé à tout ce qui s'est fait d'important parmi nous depuis un demi-siècle. J'ai vu chez lui, dressées en piliers massifs, la série des épreuves du « Gaffiot » et chacune des éditions annotée de sa forte écriture volontaire. Dans la collection G. Budé, où nous lui devons l'établissement du texte de l'*Énéide*, il a collaboré, pour la revision des volumes, avec plusieurs des éditeurs les plus éminents. Argumentateur irrésistible quand il s'agissait de défendre une leçon ou une interprétation, armé de références innombrables qui lui permettaient d'éclairer jusqu'au fond chaque problème particulier, il a dépensé dans cette tâche, parfois un peu ingrate, des trésors de science et de dévouement. Au cours de sa longue existence, il a formé, soit directement, soit par ses élèves immédiats, tous les latinistes qui enseignent présentement parmi nous.

Sa carrière avait été marquée de traits singuliers. Nommé dès le lendemain de son agrégation maître de conférences de philologie classique à Dijon, puis à Lyon, ébauchant alors une thèse sur le canon des orateurs attiques, il s'était orienté définitivement et exclusivement vers le latin à partir de 1898, quand il fut appelé à l'École normale. Affecté à la Sorbonne en 1904, lors de la suppression du cadre de la rue d'Ulm, il y enseigna jusqu'à sa retraite en 1931, assurant en outre la présidence du jury de l'agrégation de grammaire de 1920 à 1937.

Ce qu'il apportait à ses élèves, c'était l'exemple d'une démarche toute de rigueur et de fermeté, discernant les problèmes, allant toujours au fond des choses. Croira-t-on que c'est en nous corrigeant des thèmes qu'il suscitait notre admiration la plus vive? Le professeur, en lui, était

de premier ordre : il avait la prestance, la noblesse du port, la modestie de l'attitude, une assurance tranquille confirmant une autorité naturelle, l'art de personnaliser ses remarques et de pratiquer un humour paisible dans l'enseignement le plus doctrinal. Sa méthode propre était de faire un sort à nos maladresses, de les situer quelque part dans l'histoire du latin, fût-ce du côté de Tertullien ou d'Arnobe, puis d'évoquer en vis-à-vis, comme à la source, les adresses d'un Cicéron ou d'un César, en sorte que notre phrase informe finissait par acquérir quelque consistance et la possibilité d'être du vrai latin. Ce travail d'élaboration nous faisait imaginer, dans la retraite de Bourg-la-Reine où nous portions parfois des devoirs en retard, des fichiers énormes où toute la syntaxe se fût déposée. Quoiqu'il y eût là, en effet, beaucoup de dossiers, l'essentiel était dans la tête du maître, retenu par une mémoire exceptionnelle que le commerce des auteurs rafraîchissait sans cesse. Dans sa bibliothèque, les études grammaticales, les répertoires n'étaient même pas très nombreux. La place d'honneur était réservée à ces grandes éditions commentées qui furent l'orgueil de la philologie à la charnière des deux siècles. C'est à partir de ces travaux, lus et relus la plume en main, qu'il s'était formé une érudition dont tous les éléments étaient concrets, liés à un contexte particulier, chargés de l'efficacité native, originelle, des références de première main.

Connaître les limites de son art, s'efforcer sans cesse d'aller jusque-là, y parvenir souvent, se refuser jamais à s'aventurer dans les domaines où l'affirmation comme la contestation perdent si vite leurs droits parce que plus rien n'y peut être vraiment mesuré, c'était consentir, accepter pour soi-même, un certain nombre de limitations. Qui de nous, pensant à son maître, à l'œuvre écrite qu'il aurait pu donner, n'a regretté souvent le parti qu'il avait pris de s'en abstenir, tout en rendant hommage à cette réserve quasi héroïque? En ce qui concerne la moralité comme la finalité ultime de nos travaux, M. Durand, resté jusqu'à la fin si attentif aux intérêts de la science en devenir et de ceux qui la font, mais d'autre part si modeste, si pudique, a emporté avec lui son secret.

Jacques PERRET.

II

Jacques ZEILLER
(1877-1962)

Au mois de juin dernier est mort, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, à Saint-Michel-sur-Orge, où il s'était retiré, Jacques Zeiller, qui, membre de notre Société depuis la fondation, en exerça la présidence en 1940.